

J'ai également un petit Russe dont le tic se caractérisait par l'exclamation : *Aïe*. Cette exclamation était passée à l'état de tic depuis le jour où l'enfant, s'étant pincé dans une porte, avait jeté le cri de douleur qu'exprime assez exactement le mot *aïe*.

Enfin, pour en terminer avec ces exemples de coprolalie, que je pourrais multiplier à l'infini, je vous signalerai un petit garçon dont le tic consistait à dire : *merde, couillon*. Un jour qu'il regardait des enfants de son âge jouer aux billes, ceux-ci, prenant pour eux ce qui n'était que la conséquence d'un tic involontaire, tombèrent sur lui à bras raccourcis et lui firent payer cher les injures qu'il leur adressait cependant bien innocemment.

Ces quelques exemples suffiraient, je pense, à vous montrer la gravité des tics, mais ce n'est pas tout. Il y a encore à considérer, chez le tiqueur, un côté psychique qui a son importance.

Tous ces malades rentrent dans la catégorie des individus que l'on désigne sous le nom de "dégénérés" — mot qui n'est pas juste, puisque, chez eux, on en trouve souvent d'une grande intelligence — et que je préfère remplacer par celui "déséquilibrés" ou pour mieux dire "d'héréditaires." Tous ces tics sont des stigmates héréditaires.

Vous pouvez voir la confirmation de ce que j'avance chez le malade qui fait l'objet de cette leçon. Interrogez-le et il vous apprendra que toutes les fois qu'il est sur le point de mettre une lettre à la poste, il hésite ; à peine est-elle au bord de la boîte, qu'il la retire, la regarde, examine si l'adresse y est ; si la lettre est cachetée, il la décachette pour la relire et, bien qu'il se soit assuré à plusieurs reprises que tout est en règle, ses hésitations se reproduisent. Souvent il fait trois ou quatre bureaux de poste avant de se décider à jeter la lettre qu'il tient. C'est là la folie du doute, symptôme qui n'est en somme que l'exagération, malade d'un sentiment que nous avons tous à l'état normal et qui peut exister d'ailleurs avec l'intégrité apparente de toutes les fonctions cérébrales.

Chez notre malade, nous avons encore autre chose. Il y a d'abord ce fait que l'on ne peut pas mettre un rasoir devant ses yeux sans qu'immédiatement il lui vienne avec ténacité à la pensée que ce rasoir coupe, qu'avec lui on peut se tuer et tuer d'autres personnes. C'est là une obsession, obsession terrible, parce que souvent l'impulsion suit et l'homme qui en est atteint accomplit l'acte dont il est obsédé.

J'ai connu un homme dans des conditions analogues qui ne peut aller en chemin de fer et voir la portière sans songer qu'elle peut s'ouvrir et qu'il peut être précipité sur la voie. Cette obsession est tellement violente, qu'il sent que malgré lui il est disposé précisément à ouvrir cette portière et se précipiter dehors : aussi ne voyage-t-il jamais sans domestique dont le rôle consiste à s'opposer, au besoin par la force, aux tentatives qu'il pourrait faire pour obéir à son impulsion.